

Préface
de Jean Radermakers

Notre monde occidental se prévaut d'être à la pointe du progrès scientifique et technique. Pourtant, nous assistons encore en nos régions dites civilisées à des luttes quasi tribales, à des discussions sans fin, à des conflits ouverts ou larvés, à des affrontements politiques et sociaux à propos de réalités importantes comme l'emploi de tous, l'immigration, le réchauffement climatique, la crise financière et économique, le développement des pays pauvres, mais aussi pour des intérêts locaux et des revendications moins nécessaires, voire mesquines. On se demande pourquoi de tels progrès ont été réalisés en quantité de domaines, alors que sur le plan des rapports entre personnes, l'expérience des sages profite si peu aux générations ultérieures. Ne serait-il pas possible d'améliorer nos relations humaines ? En fait, ce ne le serait qu'au prix d'un investissement et d'un travail sur soi, personnel et communautaire, que peu sont prêts à consentir.

Au constat de cette situation ont été entreprises un peu partout des recherches sur le comportement psychologique tant individuel que social, afin de progresser dans la communication entre citoyens et dans la conduite des relations. On cherche des modèles, des figures de proue comme Gandhi, Martin Luther King, Desmond Tutu, et bien d'autres personnalités réputées non-violentes.

Or, il existe un modèle que l'on oublie fréquemment et que l'on a même tendance aujourd'hui à gommer parce qu'il date de deux mille ans, et surtout parce qu'il gêne et qu'on le méconnaît. Il s'agit de Jésus de Nazareth, un personnage qui en savait long sur l'humanité, et qui rencontrait ses semblables avec un sens psychologique jamais en défaut. A croire qu'il possédait une juste connaissance des ressorts intimes de cet animal déchaîné que nous devenons quand nous laissons s'exprimer sans contrôle

nos instincts et nos pulsions. Il est vrai que Jésus avait hérité d'un patrimoine de sagesse peu commun. Son livre de chevet, si on peut s'exprimer ainsi, était la Bible, dans laquelle son peuple avait consigné la mémoire d'une expérience millénaire, notamment à propos de la douceur de Dieu et de la violence des humains. Effectivement, l'Ancien Testament, si on le lit comme un ouvrage de mémoire spirituelle, apparaît comme une base de réflexion destinée au peuple d'Israël, et par la suite aux chrétiens et à tout être humain.

Avec son peuple, Jésus savait que la domination par la force et la cruauté ne pouvait mener qu'au massacre des populations et à l'échec du pouvoir. Israël avait connu l'esclavage d'Égypte et il s'était enfui au désert pour y apprendre la maîtrise intérieure et recevoir une Loi. Après cela, arrivé sur sa terre, il s'était choisi des rois qui l'avaient conduit à la ruine et à l'exil, à Ninive et Babylone. A son retour de captivité, Israël avait été soumis au régime perse, puis à celui, plus dur et plus rigide, des empereurs grecs et romains avides de domination et de puissance. Jésus avait longuement médité cette interminable et douloureuse expérience ; chaque sabbat, à la synagogue de son village, il avait participé à des débats sur la situation politique et sociale lue à la lumière de la révélation, et il avait intégré dans sa vie la sagesse de ses ancêtres, dont la figure était Salomon.

Ce Nazaréen, résumant en sa personne intelligente et sensible toute la réflexion des sages et des prophètes de son peuple, Simon-Pierre, un pêcheur du lac de Galilée, l'avait rencontré, alors qu'il venait de se faire baptiser dans le Jourdain par un certain Jean fils de Zacharie, dit l'Immerseur, qui prêchait un baptême de conversion après avoir lui-même vécu un temps au désert. Subjugué par Jésus, Pierre l'avait suivi et avait été choisi comme disciple par le rabbi itinérant. Il l'avait accompagné, parfois en le contestant, comme ce jour mémorable où il s'était fait traiter de « satan » (c'est-à-dire : obstacle) par le Maître qui venait d'annoncer qu'il serait victime de la haine de ses compatriotes et qu'on le condamnerait à la mort ignominieuse de la croix.

Bien plus tard, après la résurrection de Jésus, un citoyen de Jérusalem du nom de Marc — peut-être le Jean-Marc qui accompagna Paul dans son premier voyage missionnaire, selon le livre des Actes des apôtres —, s'était

attaché à Pierre et il l'avait suivi jusqu'à Rome, écoutant attentivement sa catéchèse et ses souvenirs sur Jésus. C'est là sans doute, pour la première communauté chrétienne de la ville impériale, qu'il avait écrit une vie de Jésus, depuis le baptême de Jean jusqu'à sa résurrection d'entre les morts. Cette « Bonne nouvelle », écrite dans un style fort personnel, vif et précis, donne à tout moment l'impression du réel, comme si ses lecteurs allaient se retrouver face à Jésus vivant. C'est ainsi que l'évangile selon Marc, par sa tournure abrupte et incisive, nous affronte directement au Christ, au point qu'on sort difficilement indemne de cette confrontation. Sans doute, au contact de son Maître, Pierre était demeuré l'impulsif réactionnaire des débuts, mais il avait appris lentement à se laisser configurer de l'intérieur par la personne de Jésus qui l'habitait. Il mourut d'ailleurs, lui aussi, crucifié; mais la tête en bas, d'après la tradition, car il s'estimait indigne d'imiter en tout point son Seigneur.

Aujourd'hui, le lecteur de l'évangile selon Marc ne connaît Jésus de Nazareth qu'à travers son récit. Mais une attention minutieuse et précise à sa manière de raconter et d'agencer les différents épisodes, tout en puisant à la tradition de la première église de Jérusalem, nous fait découvrir un Jésus extraordinairement vivant. Sans beaucoup nous décrire le contenu de l'enseignement oral de Jésus comme Matthieu le faisait, Marc tient surtout à le montrer agissant, interpellant les personnes qui venaient à lui et qui l'entouraient. Nous ne trouvons chez lui qu'un seul discours du Maître, appelé Christ ou Messie. Il tient à souligner l'importance de sa mort en croix, en conformité avec toute une vie marquée par la non-violence active. En effet, le Crucifié du vendredi-saint continue d'interpeller les hommes et les femmes de ce temps dans la même perspective de libération intérieure et de paix nécessaires pour construire une société humaine respectueuse du bien commun et du prochain.

Ariane et Benoît Thiran ont lu, relu, médité cet évangile à partir du contexte de leur vie réelle. Ils ont réalisé que la dynamique de ce récit constitue un vrai apprentissage de la non-violence active, au point d'en tirer une pédagogie performante pour nos contemporains. Sur cette base, ils animent depuis neuf ans des retraites-formations pour approfondir la rela-

tion à la lumière de l'Évangile. Avec les nombreux participants, ils ont pu vérifier, affiner et goûter la justesse et la fécondité de cette clé de lecture... de quoi croire à la résurrection ici et maintenant !

Le résultat en est ce livre, et les deux tomes à paraître, retraçant les trois étapes selon la démarche de l'évangéliste. Il nous offre à la fois une solide réflexion spirituelle sur la gestion de la violence dans les conflits, et un précieux outil pédagogique pour nous initier à la prière transformatrice et à la non-violence active dans nos différends et nos incompréhensions mutuelles.

Les croyants s'y trouveront en pays de connaissance, et ils percevront que cet évangile qu'ils croyaient connaître les engage à « sortir de la violence ». Ceux qui ne croient pas en la divinité de Jésus ne se sentiront aucunement étrangers au propos, car toute personne de bonne volonté peut y trouver une aide efficace pour améliorer ses relations. Peut-être quelques-uns y découvriront-ils l'actualité de cet homme hors du commun qu'est Jésus de Nazareth. Celui-ci laisse au lecteur de l'évangile une trace de sa présence en chaque humain, être unique à l'image de l'unique Dieu.

Écrit dans un style simple mais percutant, en dialogue constant avec son lecteur, ce livre que je préface volontiers représente une véritable école de liberté intérieure en même temps qu'il apprend à lire l'évangile dans une perspective d'action non-violente interpellatrice. Je souhaite une fructueuse lecture à tous ceux qui s'y intéresseront.

Jean Radermakers, s.j.

Bruxelles, janvier 2010

Professeur d'Écriture sainte à l'Institut d'études théologiques

Membre d'honneur de l'association « Sortir de la Violence »